

Il existe bien encore des méthodes, qui ont leur valeur dans l'exploration des maladies, telles que la méthode numérique, la pondération, la mensuration, l'exploration thermométrique: il n'arrive que trop souvent que la plupart de ces méthodes précises sont ignorées par les médecins, aussi il ne faut pas s'étonner si nous rencontrons tant de vague et d'incertitude dans leur diagnostic et partant dans leur thérapeutique. La méthode numérique n'est même pas l'objet d'une légitime considération dans le plus grand nombre de cas; on se contente de constater chaque fois l'état du pouls, sans chercher à apprécier le nombre des pulsations par des chiffres. Il est de ces questions en médecine qui exigent impérieusement l'exactitude dans les détails, et à défaut de chiffres précis, on devrait en donner aux observations qui fussent approximatifs. Ce principe ne devrait jamais s'effacer de la mémoire du médecin: *numero, pondere, mensura, Deus fecit mundum.*

Nous avons parcouru rapidement l'excellent petit *Manuel de Tempérance* que le Rév. Père C. Chiniqy a eu l'obligeance de nous faire parvenir; l'influence pernicieuse de l'abus des liqueurs fortes sur le physique et le moral de l'homme y est très habilement traitée par cet apôtre de la Tempérance; ses justes réflexions, ses considérations philanthropiques, les témoignages authentiques d'un très grand nombre de médecins de cette ville seront toujours des motifs suffisants, pour en propager les saines doctrines. Nous n'avons qu'à y ajouter un seul mot, c'est que nous avons observé, qu'en général, les fonctions digestives sont les premières affectées, par l'usage immodéré des liqueurs alcooliques; plus tard le foie s'hypertrophie, la sécrétion de la bile est suspendue, les alimens sont rejetés, et par suite un état cachectique se déclare qui propage ses désordres dans tous les organes de l'économie animale. Viennent alors la série des lésions ordinaires, le tremblement général, l'imbécillité, l'asphyxie, le délire tremblant, et enfin dans quelques cas, rares il est vrai, la combustion spontanée.

On nous prie d'annoncer qu'une assemblée de nos jeunes confrères aura lieu chez le Dr. G. BILAUD, à l'encoignure des rues Craig et St.-Gabriel, Lundi, le 17 du courant, à Sept heures précises, P. M., pour aviser au moyen d'organiser une société ou cercle médical. Tous les jeunes médecins sont priés de s'y rendre.

Nous accusons réception des communications suivantes:  
*Du Charlatanisme en Canada*, par le Dr. G. B.  
*De l'emploi de l'Aconite Napel, contre le Rhumatisme*, par le Dr. L. T. T.  
 Elles seront publiées dans notre prochain numéro.

CORRESPONDANCES.

À L'ÉDITEUR DE LA "LANCETTE CANADIENNE."

M. L'ÉDITEUR.—Dans ces jours de fêtes, pendant lesquels chacun est honoré par un nombre plus ou moins considérable de visites, il n'y en a aucune qui me fut plus agréable que celle de la *Lancette Canadienne*; et dans ses colonnes bien remplies, ses extraits nombreux, j'y ai remarqué un fond d'instruction plus satisfaisant, que l'on ne rencontre généralement dans le premier numéro d'une semblable publication, et principalement dans la vôtre, qui est dévouée spécialement aux intérêts d'une branche des sciences humaines, qui est d'autant plus respectée et appréciée que ses bienfaits s'étendent sur toutes les classes de la société, lorsque les secours qu'elle porte à l'humanité souffrante, sont distribués par une main habile et prudente. L'été, chassé par l'automne froid et humide, s'enfuit au-devant des glaces et frimas de l'hiver. Les soirées agréables de la belle saison succèdent à celles de l'hiver. L'homme de profession, le commerçant, l'ouvrier se retirent à leurs logis à une heure peu avancée, pour passer le tems le mieux possible, par la lecture, la conversation, etc. Le médecin, après ses fatigues de la journée, trouve peu de récréation, à moins que plus privilégié que le grand nombre de ses confrères, il n'ait l'avantage d'une bibliothèque assez considérable; dans le cas contraire, comme il arrive que trop fréquemment parmi les jeunes médecins, qui, dépourvus des moyens de s'instruire, se voient forcés à passer de longues soirées, à autres choses qu'à l'avancement dans leur profession. C'est à eux que nous recommandons plus particulièrement la *Lancette*, elle leur offrira un sujet d'instruction variée et utile, et est le seul moyen par lequel ils peuvent espérer de tenir le premier rang dans "l'art de guérir." Ils se procurent, à un prix modéré, une feuille donnant un abrégé des ouvrages d'hommes célèbres de l'Europe, sans oublier les recherches et les innovations des médecins de la République voisine. Elle leur présente en un coup-d'œil les progrès de cette science, qui n'ont pour bornes que celles de la nature, et qui intéresse également le

savant et l'ignorant, le riche et le pauvre, le jeune âge et la vieillesse.  
 Pourquoi quelques-uns de nos jeunes médecins ont-ils une supériorité marquée sur leurs confrères plus âgés, par leur finesse de diagnostic, leur certitude de pronostic, et dans certains cas, l'énergie et le succès de leurs moyens thérapeutiques? En cherchons-nous la cause dans les bienfaits de la nature, qui les a doués de talens transcendans, ou de tact spécial pour l'exécution des devoirs qui ont rapport à leur profession? Non, ce n'est pas sur les talens seuls qu'ils s'appuient pour leurs succès. Des talens naturels, sans culture, sont bien inférieurs à ces capacités médiocres, rendues actives et souples par des études judicieuses, aiguës par la réflexion et approfondies par un jugement sain, rationnel et descriptif. C'est à l'étude constante de notre profession, c'est en suivant ses progrès constants par tout le monde civilisé, c'est à cette cause seule qu'on doit attribuer le succès de l'un et l'insuccès de l'autre, qu'ils placent la pierre de fondation, sur laquelle ils élèveront une réputation étendue et bien méritée. C'est en s'appliquant à la lecture de journaux périodiques, que l'on voit ses efforts couronnés, tandis que l'autre, pour avoir négligé les occasions qui lui étaient offertes à mains ouvertes, se trouve avoir perdu la considération du public éclairé. Le manque de gratitude et de confiance, ce grand agent d'émulation et de plaisir pour celui qui est assez heureux que de les apprécier, et qui le stimule de plus en plus à cueillir de nouveaux lauriers.  
 Lisons les remarques d'un philosophe célèbre, "Un Médecin habile, par un cours sublime d'expériences et d'inductions, a établi presque complètement le rapport que la machine corporelle matérielle soutient aux objets naturels et artificiels qui bordent les rives de la nature. Il a extorqué ses secrets, et a commandé ses pouvoirs en aide des infirmités humaines. Il a tiré des entrailles de la terre; des cavernes de l'océan et des champs illimités de l'air, les antidotes les plus puissans aux maladies. Il a levé une contribution sur tous les départemens et les provinces de la nature, et les a forcés de donner leurs services à l'homme, dans toutes les variétés de dérangemens physiques auxquels il est exposé; soit qu'il est nécessaire de lier ou de relâcher les fibres de la charpente animée, de retarder ou d'accélérer ses mouvemens, de stimuler ou d'affaiblir, de vivifier ses énergies ou de diminuer son agitation, il les fait servir à ses intentions, et les rend les gens de sa volonté. Il a découvert l'art de changer les substances estimées essentiellement dangereuses, en agens utiles, et d'extraire l'antidote du poison même."  
 Les instructions de cinquante ans ne sont plus celles d'aujourd'hui. La médecine et ses départemens collatéraux ont suivi l'impulsion électrique donnée aux sciences en général. Consultons pour un instant les auteurs anatomiques et physiologiques du milieu du dernier siècle; et quelle différence ne remarquons-nous pas d'avec ceux de nos jours? Les principes, à peu d'exceptions près, sont les mêmes, car ils prennent racine à la seule vraie source, dans la nature elle-même. On sort ces hypothèses brillantes sur le cerveau, le système nerveux, etc., ces opinions chéries des physiologistes et philosophes du dernier siècle; ils ont échoué sur le rocher de la saine raison, et ont passé dans l'obscurité; on ne les rappelle maintenant que pour déplorer les erreurs qu'un esprit maître peut commettre lorsqu'il n'est pas guidé par un jugement délibéré et une saine raison. Erreurs qu'étaient d'autant plus dangereuses et difficiles à réfuter, qu'elles portaient avec elles le cachet de l'approbation d'esprits célèbres et accordans.  
 Portons nos réflexions sur la chimie, ce département des sciences médicales, qui de nos jours est revêtu de tant d'importance. Les doctrines de Vauquelin, Davy, Fourcroy et Rumford qui, durant plus d'un siècle, ont maintenu le sceptre d'autorité, sont éclipsees; plusieurs d'entre elles sont anéanties par le talent général, les recherches profondes et les découvertes universelles du "Prince de Chimie," le Professeur à Giessen, Baron Leibig. Il a entièrement refondu la science; il a bouleversé et heureusement réfuté les opinions, longtems maintenues, il a donné l'essor à la science chimique par sa facilité incomparable d'expérimenter; il a, je dirais, presque refait la Chimie. Quels étaient les antécédens de cet homme, qui est maintenant un objet d'admiration du monde civilisé et scientifique? A l'Université Classique, il était très inférieur à ses confrères, il était ce que l'on nomme ordinairement une tête épaisse—la nature l'avait doué de peu de talens, mais avec une imagination gigantesque, un fonds de jugement remarquable qui caractérise les philosophes Allemands en général, il est devenu pour la science chimique, ce que Lavoisier fut pour la pathologie interne.  
 N'est-ce pas à nous de suivre de loin, bien loiu, la course électrique de ce grand homme, de saisir et de profiter de quelques discussions de ce prodige scientifique? Ce que je viens de mentionner concernant la chimie, s'applique de même aux autres branches collatérales de la médecine.  
 La *Lancette*, de plus se recommande à nous sous un autre point de vue; elle paraît lorsque l'on fait de tous côtés des efforts puissans pour élever les membres de notre profession dans l'échelle sociale. C'est à nos jeunes confrères, c'est à leurs esprits jeunes, ardens et patriotiques, que la profession regarde avec espoir et confiance; c'est eux qui doivent accomplir cette réforme médicale si longtems désirée et si longtems requise. Votre publication leur offrira une voie régulière pour exposer les abus qui se glissent quelquefois dans la pratique.

Une *Lancette*, que l'on emploie constamment, doit causer plus d'une blessure, mais lorsqu'elle est dirigée avec jugement et habileté ceux qu'elle saigne, doivent se ressentir de l'avantage de l'opération. Elle exterminera ces champignons, ces excroissances qui s'attachent au manteau de la profession, ces charlatans, hommes sans éducation et sans principes, qui se font un jeu de la vie des personnes ignorantes ou inconsidérées qui se confient aveuglément à leurs soins; et si, dans quelques instances, ils échappent aux dangers de la mort, c'est grâce aux efforts de la nature, et non à leur thérapeutique odieuse, de leur soi-disant "docteur." C'est à nous, c'est à la profession en général de suivre de près ces êtres non décrits, et d'exposer, dans chaque cas, leur ignorance et leur témérité. C'est ainsi qu'en remplissant notre devoir envers nous-mêmes, l'on avance si essentiellement les intentions du public et celles de toute la profession.  
 Je dois m'excuser, M. l'Éditeur, de la longueur de cette communication, sur mon grand désir de promouvoir l'avancement, dans ce pays, de la profession la plus noble et la plus charitable. Je m'efforcerais de donner une main ardente à l'élever au rang qu'elle a si justement obtenue dans les autres pays, et à solliciter ardemment et respectueusement de mes confrères, de tout nom et de toute origine, leur support pour une publication qui est destinée à étendre les connaissances médicales, à réformer les abus, et à opérer une révolution dans la profession de ce pays, aussi élatante que la *Lancette* de Londres le fut dans l'Empire Britannique et, jusqu'à un certain point, dans l'Europe entière.  
 Dans votre prochaine publication, je présenterai à vos lecteurs le premier article d'une série de contributions physiologiques illustrées lorsqu'il sera nécessaire et possible par gravures sur bois, tendant à démontrer la science, comme elle existe aujourd'hui, au médecin et plus particulièrement à l'élève en médecine, et qui malheureusement n'a été que trop négligée par la profession de ce pays.  
 En suivant la "vieille coutume," permettez-moi de vous présenter les compliments de la saison, et de souhaiter à la *Lancette* d'heureux jours et une course brillante de succès. Puissent-elle devenir aussi importante dans les intérêts de la science, que le petit instrument, duquel elle tire son nom, l'est dans la pratique de la médecine.  
 Je suis M. l'Éditeur, avec considération,  
 votre, etc., etc.,  
 HORACE NELSON, M.D.,  
*Professeur d'anatomie, physiologie et anatomie, comparées à l'école de médecine et chirurgie de Montréal.*  
 Rue Wellington, 4 Janvier, 1847.  
 M. L'ÉDITEUR.—C'est avec grand plaisir que, par l'organe de votre journal, je transmets à nos confrères un cas dont l'anatomie pathologique est curieuse, et qu'on a rarement occasion de vérifier dans ce pays où cette science n'est encore que peu étudiée. Je le dois à l'obligeance du Dr. Charlebois qui a bien voulu m'en confier l'autopsie. La malade était à l'Hôpital-Général des Sœurs Grises. Il est déplorable pour la science qu'un aussi beau champ d'observation reste fermé au public médical.  
 La nommée Marie-Louise G\*\*\* demeurait à la campagne, et elle raconte qu'à l'âge de huit ans elle tomba, en courant, sur un morceau de bois, qui pénétra par la vulve dans l'utérus. Deux femmes furent obligées d'employer tous leurs efforts pour le retirer. Il dut s'y développer une inflammation, mais il paraissait qu'aucun médecin ne fut appelé. Le ventre, dit-elle, environ deux ans après, commença à prendre du développement et continua ainsi à augmenter.  
 Elle jouissait, malgré cela, d'une bonne santé, à l'exception d'un peu d'œdème qui lui survint de tems à autre aux membres inférieurs.  
 Elle n'a jamais été mariée. Ses règles ont toujours coulé aux époques régulières; elles ont même coulé abondamment dans les derniers mois jusqu'en Octobre, 1845, époque à laquelle elles ont cessé pour ne plus reparaitre. Depuis ce tems-là elle n'a vu qu'en blanc et tellement que ça l'a plongé dans un état de faiblesse très prononcé. Elle est entrée à l'Hôpital des Sœurs Grises à l'âge de 18 ans. Elle y fut d'abord aux soins de feu le Dr. Vallée, qui en avait sans doute pris l'observation que je regrette de ne pouvoir donner plus complète, vu le manque de détails précis. Le Dr. Charlebois, qui le remplaça, vit et examina la femme. Il porta son diagnostic et s'arrêta à un squirrhe de l'utérus. La maladie de la femme était tellement avancée qu'il ne put alors rien faire contre la maladie elle-même, et se borna à combattre les accidens qu'elle occasionnait, tels que œdème des membres inférieurs, constipation. Les digestions se sont toujours bien faites. On constata du liquide dans l'abdomen, mais seulement deux mois avant la mort de la malade, qui arriva le 16 Novembre, 1846. Elle avait alors 28 ans. Le lendemain, le 17 Novembre, je procédai à l'autopsie en présence du Dr. Charlebois et du Dr. Horace Nelson, qui m'assistait. Le volume du ventre est énorme, et la tumeur se dessine à travers les parois abdominales de manière à faire croire qu'elle est double et que l'une communique avec l'autre.  
 Je fis une première incision longitudinale, s'étendant depuis le pubis jusqu'à l'appendice xyphoïde, et j'en fis une seconde partant de l'hypocondre droit et allant à l'hypocondre gauche, de manière à croiser la première.  
 J'eus une foule d'aponévroses à couper et j'arrivai ensuite à l'enveloppe même de la tumeur, laquelle enveloppe pouvait